

### 6.32. Alain (1926) *La victoire ne garantit rien. Le citoyen contre les pouvoirs.*

« L'Alsace et la Lorraine sont redevenues françaises ; personne ne nous les arrachera. » Quand la même chose fut dite, et sur le même ton, au lendemain de la victoire, j'en fus choqué d'instinct, comme je l'aurais été si un champion de boxe avait dit : « Maintenant je ne serai plus jamais battu. » Je fis la part des passions, et d'un entraînement assez explicable. Maintenant il y a récédive. Il faut pourtant que le bon sens trouve à se faire entendre.

Tout est ridicule ici. Celui qui invoque la force pouvait dire seulement ceci : « On ne nous les arrachera pas sans combat ; et c'est une chose en tout cas que je ne verrai point, car je serai tué. » Mais l'homme devait pouvoir montrer ses blessures. Dans la bouche de celui qui n'a point combattu et qui certainement ne combattrait point, ce genre de serment ferait pitié. Mais ne tendons point, comme disait l'autre, nos filets trop haut. Ce qui fut dit en notre nom est encore bien au-dessous de la rhétorique la plus facile ; et cela va si droit contre la sagesse la plus commune que la critique y trouve à peine où se prendre.

On peut ignorer tout des jeux de la force ; on peut avoir lu l'histoire sans surmonter les mots et sans soupçonner les choses mêmes ; mais qu'un homme qui a seulement vécu puisse borner là ses pensées, cela n'est point vraisemblable. Mais enfin cela est. Où l'on est attaché, il faut brouter ; et prendre les liens de société comme des faits. Si les hommes qui pensent ainsi sont le plus grand nombre avec nous, il faudra se battre pourtant à côté d'eux. Cela c'est le strict devoir, et c'est aussi clair qu'un coup de poing. Mais rien au monde ne m'oblige à les approuver, ou seulement à faire silence quand ils improvisent, sans aucun risque pour eux, et à grand risque pour nous tous, des discours d'enfant.

Ne rougissons point d'examiner. Est-ce que ces provinces n'ont pas été reprises à l'ennemi ? Est-ce que la chose fut facile ? N'importe quel soldat, et le plus simple même des hommes, pensera aussitôt aux retours de fortune. Ce que la force a fait, la force le peut défaire. Et la sagesse populaire a toujours redouté, comme un mauvais présage, ces déclamations d'un fol orgueil, qui semblent défier les dieux. Mais jugeons par les causes. S'il est un moyen de détourner l'Allemagne des voies du droit, de faire qu'elle oublie la révolution qu'elle a faite, d'appeler aux armes tout ce peuple industriel et patient, de le jeter dans une sauvage ruse et dans une conspiration permanente contre le fait accompli, il se trouve en des défis de ce genre-là. C'est dire à l'ennemi : « Vous êtes abattus, et vous ne vous relèverez jamais. Nous, au contraire, nous avons retrouvé le secret de vaincre, et désormais nous vaincrons toujours. » En vérité c'est tourner contre soi ce qui dans tout homme est l'allié de tout homme, j'entends l'intelligence elle-même. Car une telle affirmation choque par l'absurde. Aussitôt les souvenirs s'élèvent en foule, les conceptions et les méthodes s'offrent d'elles-mêmes ; et ainsi de l'intelligence elle-même descend au devant des passions ce désir d'essayer simplement pour faire mentir le prophète. Et qui ne voit que ces téméraires déclamations justifient d'avance tous les coups du sort ? C'est en appeler au jugement de Dieu. Si la masse des Français n'est nullement disposée à jouer ce jeu-là, il est temps qu'elle le dise.